



Traduire la littérature inuit en contexte postcolonial : courte revue narrative à partir de l'inuktitut du Nunavik

Catherine F. Girouard 

Département de langues, linguistique et traduction
Université Laval

Résumé

Cette courte revue narrative examine les conditions linguistiques, historiques, éthiques et politiques qui encadrent la traduction de la littérature inuit à partir du cas de l'inuktitut du Nunavik. Elle vise à mieux comprendre les difficultés associées à la traduction de cette langue ainsi que les principales postures et approches mobilisées par les traducteurs non inuit et les auteurs autochtones en contexte postcolonial. Cette recension des écrits s'appuie sur des sources documentaires en français et en anglais issues des domaines de la traductologie, de la linguistique et de l'anthropologie publiées entre 1987 et 2025, repérées au moyen des moteurs de recherche Google Scholar et Sofia. L'analyse adopte une approche postcoloniale attentive aux asymétries entre langues et cultures en traduction. La recension met en évidence les difficultés linguistiques et culturelles associées à la traduction de l'inuktitut du Nunavik, notamment en raison du caractère polysynthétique de la langue, de son ancrage dans une tradition orale et des écarts conceptuels entre l'inuktitut et les langues majoritaires. Elle montre également que les pratiques contemporaines de traduction privilégient de plus en plus les démarches collaboratives et les initiatives de retraduction afin de limiter les biais coloniaux et de préserver la voix des auteurs autochtones. Enfin, trois postures récurrentes face à la traduction émergent dans la littérature : le refus souverain de la traduction, l'intraduisible stratégique et la traduction comme outil d'affirmation culturelle et de circulation des savoirs. La traduction de la littérature inuit dépasse ainsi largement le simple transfert linguistique et constitue un acte profondément politique traversé par des enjeux de représentation, d'autodétermination et de préservation linguistique. Ces résultats soulignent l'importance des approches collaboratives et de la prise en compte des perspectives autochtones dans les pratiques contemporaines de traduction.

Mots-clés : traductologie, littérature inuit, littérature autochtone, traduction postcoloniale, inuktitut, Nunavik

Abstract

This short narrative review examines the linguistic, historical, ethical, and political conditions surrounding the translation of Inuit literature through the case of Nunavik Inuktitut. It seeks to better understand the difficulties associated with translating this language, as well as the principal positions and approaches adopted by non-Inuit translators and Indigenous authors in postcolonial contexts. This literature review draws on French- and English-language documentary sources from the fields of translation studies, linguistics, and anthropology published between 1987 and 2025, identified through the Google Scholar and Sofia search engines. The analysis adopts a postcolonial approach attentive to asymmetries between languages and cultures in translation. The review highlights the linguistic and cultural difficulties associated with translating Nunavik Inuktitut, particularly due to the polysynthetic nature of the language,

its grounding in an oral tradition, and the conceptual gaps between Inuktitut and majority languages. It also shows that contemporary translation practices increasingly favor collaborative approaches and retranslation initiatives in order to limit colonial biases and preserve the voice of Indigenous authors. Finally, three recurring positions toward translation emerge in the literature: the sovereign refusal of translation, strategic untranslatability, and translation as a tool for cultural affirmation and the circulation of knowledge. The translation of Inuit literature therefore extends far beyond simple linguistic transfer and constitutes a deeply political act shaped by issues of representation, self-determination, and linguistic preservation. These findings underscore the importance of collaborative approaches and of taking Indigenous perspectives into account in contemporary translation practices.

Keywords: translation studies, Inuit literature, Indigenous literature, postcolonial translation, Inuktitut, Nunavik

1. Introduction

Chez les populations inuit du Canada, la littérature écrite est un phénomène émergent représentant un faible pourcentage de la littérature autochtone publiée et traduite chaque année. Au Canada, la langue des Inuit et le contexte dans lequel baignent ses locuteurs sont extrêmement complexes, si bien que la tâche du traducteur *qallunaaq*¹ peut sembler impossible à réaliser. La traduction ayant historiquement joué un rôle dans l’invisibilisation et la déformation interprétative des propos, des intentions et de la culture des auteurs autochtones, l’acte traductif ne se limite pas à la seule dimension linguistique et est profondément politique, autant susceptible de reproduire des rapports coloniaux asymétriques et des dynamiques d’oppression que de contribuer au rayonnement des voix et de la culture source.

1.1 Objectifs

Cette revue narrative vise à examiner les conditions linguistiques, historiques, éthiques et politiques qui encadrent la traduction de la littérature inuit par un *qallunaaq* en prenant pour point d’entrée l’inuktitut du Nunavik. Elle cherche à mieux comprendre les contraintes qui motivent l’émergence de postures et d’approches traductologiques mobilisées par les traducteurs non inuit, et par les auteurs inuit et plus largement autochtones.

1.2 Organisation de la revue

Nous présenterons un survol de l’inuktitut, dialecte de la langue inuit parlée dans l’Arctique oriental canadien, ainsi que ses particularités en traduction (voir section 3.1), et le contexte historique entourant l’émergence de la littérature écrite chez les Inuit (voir section 3.2). Nous aborderons les difficultés d’ordre linguistique, sémantique, culturel et politique que le contexte inuit postcolonial amène en traduction (voir section 3.3), et les postures et approches adoptées d’hier à aujourd’hui tant chez les auteurs inuit, et plus largement autochtones, que chez les

¹ Qui n’est pas autochtone, souvent blanc (Oxford English Dictionary, 2025; Henitiuk, 2016a)

traducteurs non autochtones et allochtones pour veiller au respect des savoirs et des auteurs autochtones (voir section 3.4).

2. Cadre méthodologique

2.1 Ancrage documentaire

Cette recension des écrits s'appuie sur des sources documentaires en français et en anglais repérées à l'aide des outils de recherche Google Scholar et Sofia; elles sont tirées des domaines de la traductologie, de la linguistique et de l'anthropologie. Les articles de revues scientifiques, monographies, statistiques, colloques et reportages employés ont été publiés entre 1987 et 2025. La vaste majorité des références mobilisées sont des figures reconnues des domaines précédemment énumérés. Nous avons également cherché à intégrer au maximum les voix d'auteurs, de chercheurs et de traducteurs inuit, métis et issus des Premières Nations, malgré le nombre limité de sources théoriques et méthodologiques autochtones existantes sur le sujet. Notre revue narrative propose un survol nécessairement ciblé de la question de recherche, les domaines touchés par cette recension étant extrêmement vastes. N'étant pas locutrice de l'inuktitut, nous n'avons pu effectuer d'analyse de textes inuktitut.

2.2 Ancrage théorique

Cette revue adopte une approche postcoloniale. Dans un contexte postcolonial², la traduction est considérée comme un acte historiquement lié à des rapports de pouvoir coloniaux (Niranjana, 1992). En traduction, l'approche théorique postcoloniale permet de souligner les asymétries entre les langues; elle met en lumière les différents enjeux qui entourent la traduction vers les langues majoritaires et qui contribuent à uniformiser et à dépolitiser les voix minoritaires. La mise en relief de ces biais invite à revoir les pratiques historiquement adoptées afin d'en choisir d'autres, orientées par la conscience des rapports de pouvoir en jeu. (Spivak, 1993; Bassnett et Trivedi, 1999).

² Les termes *postcolonial* et *postcolonialisme* désignent à la fois la période historique suivant la colonisation et une perspective théorique critique qui analysent la persistance des rapports de domination coloniaux après les indépendances. Dans son acception temporelle, le préfixe *post-* ne renvoie pas à une rupture nette avec le colonialisme, mais à une continuité et une reconfiguration des héritages coloniaux dans la culture, la langue et la politique. En contexte autochtone, le terme *postcolonialisme* est également employé pour décrire les luttes menées par les populations autochtones dans plusieurs régions du monde au début du 21^e siècle (Iverson, 2026).

3. Corps de la revue

3.1 L'inuktitut du Nunavik

La langue des Inuit est membre de la famille linguistique eskimo-aléoute. Elle comporte quatre grands ensembles dialectaux : les dialectes du Groenland, de l'Alaska, de l'Arctique occidental canadien et de l'Arctique oriental canadien. Ce dernier ensemble compte quatre grandes zones dialectales de l'inuktitut, soit la péninsule Québec-Labrador, l'île de Baffin, l'ouest de la baie d'Hudson et la péninsule de Boothia. D'après Statistique Canada (2025), il y aurait 41 675 locuteurs de l'inuktitut au Canada, dont 37 520 ayant déclaré l'inuktitut comme langue maternelle. L'inuktitut représente le groupe dialectal le plus important à l'échelle du Canada. Cet article se concentre sur la zone dialectale de la péninsule Québec-Labrador, précisément sur l'inuktitut du Nunavik, région du Québec située au nord du 55^e parallèle et où se trouvent 30,9 % des locuteurs de l'inuktitut (Statistique Canada, 2025).

Une des principales difficultés liées à l'inuktitut réside dans le fait qu'il n'existe pas de consensus sur la graphie de cette langue – pas même dans l'écriture des noms propres – ni de version standardisée au sein de la famille linguistique inuit au Canada (Martin, 2012). De plus, il n'existe aucun dictionnaire usuel, ouvrage de grammaire normative ou corpus de textes bien établi pour l'inuktitut du Nunavik.

Les langues inuit du Canada sont profondément influencées par leur caractère oral : cette réalité s'explique entre autres par la nature semi-nomade des Inuit qui étaient chasseurs-cueilleurs et qui n'ont jamais été confrontés au besoin de concevoir un système d'écriture (Dorais, 2018). Nous reviendrons *infra* sur l'influence de cet historique en traduction. L'utilisation du système d'écriture syllabique de l'inuktitut au Nunavik est un phénomène récent, découlant directement de la colonisation. En effet, le syllabique a été introduit par les missionnaires au début du 20^e siècle, adapté depuis l'orthographe originale créée pour les Ojibwés et les Cris au 19^e siècle (Henitiuk et Mahieu, 2024; Henitiuk, 2016b).

Enfin, les Inuit étant arrivés dans la région que l'on appelle aujourd'hui le Québec beaucoup plus tard³ que les peuples autochtones que l'on retrouve au sud de la province, leur langue ne possède pas de racine parente avec les autres langues autochtones du Québec (Chartier, 2020).

Sur le plan linguistique, l'inuktitut est une langue polysynthétique, soit une langue qui présente un modèle d'incorporation dans laquelle « les affixes marquent des différences sémantiques allant au-delà de celles exprimées au moyen de mots dans

³ La migration des ancêtres des Inuit, les Thuléens, depuis la côte nord de l'Alaska, s'est amorcée il y a entre 1000 et 1200 ans, alors que les Thuléens entamaient une migration rapide vers l'est. Il est toutefois à noter que les sources archéologiques ne font pas consensus et vont même jusqu'à se contredire, et que ces dates sont sujettes à rediscussion suivant de nouvelles découvertes archéologiques (Morrison, 1999).

les langues synthétiques d'Europe, par exemple » (Matthews, 2014, notre traduction). C'est également une langue agglutinante dans laquelle « les mots sont composés de séquences de morphèmes [...], chacun d'eux ne représentant pas plus d'une catégorie grammaticale » (Britannica Editors, 2009, notre traduction). En inuktitut, un mot est formé en ajoutant des affixes et terminaisons à un radical, un nom ou un verbe : de longueur considérable, chaque mot permet d'exprimer des idées complexes qui requièrent généralement au moins une phrase complète dans une langue indo-européenne (Dorais, 2010). L'inuktitut est, en somme, une langue d'une complexité singulière qui requiert non seulement des années d'études sur le plan linguistique, mais également une connaissance profonde du contexte, de la vision du monde et de la culture inuit; nous y reviendrons *infra*.

3.2 L'émergence de la littérature inuit

La littérature inuit fait partie des littératures circumpolaires, qui regroupent les littératures produites dans le cercle arctique. Forte d'une histoire ancestrale de tradition orale, elle présente légendes, mythes et chansons (Henitiuk, 2016a). En comparaison avec d'autres littératures, la littérature inuit possède avant tout une fonction : elle peut servir de témoignage, de guérison, et permet, par-dessus tout, la transmission des savoirs par le récit. De plus, elle présente toujours un rapport intime avec la nature (Chartier, 2020). D'après Nelly Duvicq (dans *Imaginaire Nord*, 2024), la littérature orale présentait plusieurs genres qui possédaient tous des caractéristiques uniques et des fonctions précises.

Le colonialisme ainsi que la présence des Européens ont entraîné de lourdes conséquences sur les Inuit et leur culture : ils ont mené à ce qui est aujourd'hui considéré comme un génocide culturel (Chartier, 2020), à travers, entre autres, l'imposition d'un système social, politique et économique étranger, ainsi que la mise sous silence des pratiques, de la culture et de la langue inuit. Progressivement, ces mesures ont entraîné un délaissement de la culture, en plus de créer de graves inégalités dans l'éducation et les services publics (Chartier, 2020). Au milieu du 20^e siècle, ces perturbations ont poussé les Inuit à s'adapter culturellement, notamment par la littérature écrite.

L'émergence de la littérature écrite chez les Inuit a d'abord été portée par un phénomène ethnologique puis littéraire à compter du 21^e siècle (Chartier, 2020). D'après Dorais (2010), la littérature écrite en inuktitut a connu un développement rapide dans les années 1960 et 1970. Ces premiers écrits répliquaient, tant dans le fond que la forme, la structure de récits en tradition orale que se partageaient les auteurs inuit unilingues. Les débuts de la littérature inuit se sont faits sous forme d'articles publiés dans des magazines et des périodiques, entre autres dans le magazine *Inuktitut*, fondé en 1959 par le ministère des Affaires autochtones du Canada, qui était destiné à être écrit et lu par les communautés inuit (*Imaginaire Nord*, 2024). Il faudra toutefois plusieurs années avant que les premières monographies d'auteurs inuit fassent leur apparition. Ce bref développement en littérature écrite en inuktitut se serait toutefois affaibli peu après au profit d'écrits réalisés en anglais

(Dorais, 2010). La littérature écrite est encore à ce jour décrite comme un phénomène avec lequel les Inuit continuent de se familiariser; or les textes rédigés en anglais représentent aujourd’hui la grande majorité des écrits publiés chaque année en littérature inuit.

3.3 L’inuktitut en traduction

Historiquement, la traduction est un phénomène étranger pour les sociétés inuit : les Inuit sont entrés en contact avec ce concept très récemment dans leur histoire, ce qui explique entre autres pourquoi il n’existe pas de spécialistes ni de codes professionnels en traduction de l’inuktitut pour l’instant, ni même de terme exact pour qualifier une telle opération (Henitiuk et Mahieu, 2021). Au Canada, la langue inuit et ses dialectes ont connu une évolution isolée des autres langues et sociétés en raison de l’emplacement et du mode de vie de leurs locuteurs qui étaient des chasseurs-cueilleurs semi-nomades jusqu’au milieu du 20^e siècle (Henitiuk et Mahieu, 2024).

Profondément influencée par la tradition orale, cette langue demeure fortement associée à l’expression de réalités liées au mode de vie traditionnel inuit et à leur environnement (Dorais, 2015).

Dans le processus de traduction de l’inuktitut vers l’une des langues majoritaires du Canada, certaines approches théoriques en traduction – notamment l’approche postcoloniale – mettent en évidence l’ampleur des différences linguistiques, structurelles et culturelles devant être surmontées. Henitiuk et Mahieu (2021) soutiennent qu’en raison des écarts conceptuels entre les langues, il devient parfois presque impossible de rendre certains concepts. Les auteurs vont jusqu’à décrire l’opération comme « une forme de violence » (Henitiuk et Mahieu, 2021, p. 25, notre traduction) envers la langue, et ce, peu importe la nature du texte.

Par ailleurs, cette réalité n’est pas la même pour tous les ensembles dialectaux de langue inuit. En effet, en kalaallisut, groupe dialectal dominant chez les Inuit du Groenland et langue officielle du territoire, la littérature écrite par et pour les Inuit a été créée beaucoup plus tôt (Martin, 2012, cité dans Henitiuk, 2016a; Henitiuk, 2016b). La circulation de cette littérature en kalaallisut et en danois par le biais de la traduction ainsi que la cohabitation de longue date entre les deux langues, alliées aux efforts constants déployés pour le développement de la littérature et de l’éducation en kalaallisut (Dorais, 2015), a permis au dialecte d’évoluer au rythme des Inuit et de s’adapter à une expression des savoirs propre à l’Occident ainsi qu’aux sociétés et aux réalités contemporaines du Groenland (Henitiuk, 2016a). Cette réalité permet d’obtenir un contenu sémantique qui s’est adapté de façon complémentaire à celui du danois (Henitiuk et Mahieu, 2021). Le processus de traduction du kalaallisut s’en voit facilité et permet de produire un résultat qui n’engendre pas de grandes pertes de sens.

En français comme en anglais, certains concepts exprimés au moyen d’un terme simple et précis ne possèdent pas d’équivalents directs en inuktitut. Ces termes se

transforment alors en expressions complexes qui, une fois retraduites vers la langue source, deviennent des phrases extrêmement longues. À titre d'exemple, pour traduire le terme *Commissioner for Complaints*, le rendu en inuktitut serait « *naammangittuliriji uqaalanirmut* ». Retraduite littéralement vers l'anglais, cette traduction signifierait : « *the one who deals with things that are not correct concerning the fact of speaking abundantly* » (Henitiuk et Mahieu, 2021, p. 25). Linguistiquement parlant, certaines questions d'équivalences en inuktitut sont parfois si ardues qu'elles peuvent sembler insurmontables (Henitiuk et Mahieu, 2021); elles entraînent régulièrement des pertes de sens conséquentes. Dans un tel contexte où la circulation de savoirs et de concepts occidentaux n'est pas toujours possible à l'aide des dialectes canadiens de l'inuktitut, l'utilisation d'une *lingua franca* devient inévitable. Selon plusieurs auteurs, l'anglais remplit cette fonction au Nunavik (Chartier, 2020; Henitiuk et Mahieu, 2021). Cette langue déjà prédominante, utilisée entre autres comme langue de transmission de savoirs à l'école et dans certains médias, gagne du terrain chez les Inuit d'année en année. Sarah Aloupa, présidente de la commission scolaire Kativik Ilisarniliriniq, soutient qu'aujourd'hui, plusieurs élèves ne sont pas en mesure de parler inuktitut (Gallant, 2023). L'utilisation de la *lingua franca* aux dépens de l'inuktitut est ainsi perçue par plusieurs acteurs *qallunaat* et inuit comme une menace à l'autonomie et à la préservation de l'inuktitut (Dorais, 2015; Gallant, 2023).

Mise en place en 2019, la Loi sur les langues autochtones du Canada visait, entre autres, à rendre accessibles les services et communications du secteur public en inuktitut. Néanmoins, les rendus en inuktitut sont souvent incompréhensibles en raison, entre autres, du manque de financement et de formation en traduction et des différents dialectes de la langue inuit (Henitiuk et Mahieu, 2021). Souvent réalisées de façon désordonnée et sans révision, ces traductions sont généralement produites afin d'accomplir un mandat bureaucratique ou idéologique (Henitiuk et Mahieu, 2024).

3.4 Traduire la littérature autochtone : d'hier à aujourd'hui

3.4.1 Premières initiatives de traduction : *Harpoon of the Hunter* et *Sanaaq*

Les initiatives de traduction et d'édition en langues autochtones sont grandement limitées par le nombre restreint de locuteurs; rares sont les traducteurs qui peuvent traduire une langue autochtone, d'autant plus vers une autre langue autochtone (Chartier, 2020). De ce fait, l'autotraduction a longtemps représenté la norme en contexte inuit, tout comme les traductions en relais, généralement réalisées vers l'anglais dans un premier temps (Dorais, 2010; Henitiuk et Mahieu, 2021). Certes, la traduction offre une certaine visibilité aux auteurs – bien que peu de documents produits par des Inuit canadiens aient été ou soient rendus accessibles en français ou en anglais (Dorais, 2010). Or elle a longtemps exigé que les récits soient grandement modifiés afin de se tailler une place dans les cercles littéraires contemporains de l'édition (Henitiuk, 2016a). Cette pratique peu éthique a contribué à l'intégration

pouvoir qui met inévitablement la culture et le travail des auteurs du texte source en position d'infériorité. En effet, il est « intrinsèquement colonialiste » d'exiger qu'un auteur issu d'une communauté minoritaire s'adapte à un lectorat majoritaire (Valerie Henitiuk, citée dans Harvey, 2021). Pour remédier à ce déséquilibre de pouvoir, le traducteur est appelé à lutter contre les automatismes qui l'inciteraient à employer des lexiques, des styles et des concepts étrangers aux Inuit ou à leur vision du monde au profit de sa propre vision du monde (Henitiuk et Mahieu, 2021). L'approche de ce dernier est également bonifiée lorsqu'il possède une connaissance approfondie de la langue, de la culture et de l'histoire de cette population minoritaire (Bandia, 2010/2016). D'ailleurs, comme le souligne Brody (1987), les Inuit utilisent *inuktitut* pour désigner non seulement leur langue, mais également la manière dont ils agissent.

Inuit use [inuktitut] to mean how they speak; it also refers to the way in which they do things. A person can talk, hunt, walk, eat, sleep, raise children, dance, and even smile inuktitut. Everything the Inuit do is revealed in their manner of doing it. A distinctive identity is bound up as much in the details of everyday behavior as in the use of language. (Brody, 1987, p. 151)

Bien plus qu'une langue, l'inuktitut représente une manière de vivre et de penser. Cette définition invite à penser que la perspective et vision du monde identitaire intrinsèque aux Inuit et à leur culture demeure inaccessible aux *qallunaat* malgré l'apprentissage de la langue. Dans un tel contexte, la collaboration représente un outil puissant pour déconstruire les pratiques et biais coloniaux. Elle permet d'assurer que la perspective de l'auteur demeure, même lorsqu'il est traduit par un traducteur ne faisant pas partie de sa propre culture. Alliée à la retraduction, c'est-à-dire la production d'une seconde ou ultérieure traduction d'un texte source vers une même langue cible (Koskinen et Paloposki, 2010), cette approche permet d'intégrer l'auteur au cœur du transfert linguistique afin d'assurer un rendu qui soit à l'image de son texte et de sa vision. À titre d'exemple, en 2021, Valérie Henitiuk et Marc-Antoine Mahieu ont entrepris les retraductions collaboratives et directes de l'ouvrage de Patsauq de l'inuktitut vers l'anglais, puis de l'inuktitut vers le français pour créer un ouvrage trilingue à l'image du texte source : *Uumajursiutik unaatuinnamut / Hunter with Harpoon / Chasseur au harpon* (2021).

3.4.3 Stratégies de traduction

Si le contexte postcolonial demande au traducteur de prendre en compte les rapports de pouvoir inhérents à la traduction dans son travail avec des auteurs autochtones, il convient également de s'interroger sur la manière dont les Inuit, Métis et Premières Nations envisagent eux-mêmes la traduction. Il est ici essentiel de souligner trois postures distinctes adoptées par les auteurs face à la traduction de leur langue et savoirs, notamment en contexte littéraire. La première, celle du refus souverain, considère le refus de transmettre ses savoirs comme un exercice actif de souveraineté, justifié historiquement par l'instrumentalisation coloniale des savoirs autochtones (Simpson, 2007, 2014; Todd, 2016; Tuck et Yang, 2014). Certains

s'opposent à la traduction de leurs écrits vers une langue majoritaire, la question de la traduction ayant maintes fois représenté un enjeu politique majeur pour plusieurs communautés et groupes autochtones (Mackenzie et Brittain, 2018). À titre d'exemple, l'historien, linguiste, écrivain et homme politique inuk Taamusi Qumaq a entre autres écrit les deux ouvrages syllabiques inuktitut *Sivulitta piusituqangit* (1988), une encyclopédie des traditions, mœurs et savoirs inuit, et *Inuit uqausillaringit : ulirnaisigutiit* (1991), un dictionnaire monolingue inuktitut et une étude linguistique de la langue inuit, dans le but de préserver et de transmettre les savoirs inuit à son propre peuple sans les rendre accessibles aux allochtones (Littératures inuites, s. d.). L'autrice inuk Evie Mark a pour sa part publié un ouvrage entièrement rédigé en syllabique inuktitut, explicitement destiné à un lectorat inuit (Henitiuk et Mahieu, 2021). Cette posture observée dans les domaines de la traduction et de la création littéraire, expliquerait également la situation à laquelle nous avons été confrontés dans la recherche de chercheurs, de voix et de perspectives inuit, métis et des Premières Nations à intégrer à cette recherche. En effet, plusieurs des sources sur lesquelles s'appuie cet article sont *qallunaat* en raison du nombre restreint de documents théoriques et méthodologiques rédigés par des Inuit. Selon certains, cette réalité – présente bien au-delà des frontières du contexte inuit – représenterait dans les faits une posture stratégique de refus délibéré de la part des chercheurs et auteurs autochtones de partager leurs savoirs et leur culture aux non-autochtones (Todd, 2016). Enfin, ce refus peut également être justifié par la prise en compte du risque d'affaiblissement de l'autonomie de la langue minoritaire par le biais de sa traduction. Certes, la traduction peut agir comme un outil au service du rayonnement de l'héritage culturel et du mode de vie des peuples autochtones (Henitiuk et Mahieu, 2024). Or, en élidant l'original, l'acte de traduction rend la langue source moins visible et peut entraîner une réduction des initiatives d'apprentissage de cette langue.

La deuxième posture est celle de l'intraduisible stratégique : l'objectif est ici de conserver délibérément certains termes autochtones dans le texte traduit afin de marquer leur singularité face aux équivalents occidentaux disponibles et de forcer le lecteur allochtone à entrer dans un espace linguistique autre (Simpson, 2014). En création littéraire inuit – y compris chez les auteurs contemporains écrivant en anglais –, cette démarche de réaffirmation de la langue et de la culture est répandue : Norma Dunning, professeure, chercheuse et autrice inuk, intègre du vocabulaire inuktitut dans ses œuvres; la chanteuse de gorge, auteure-compositrice et interprète inuk Tanya Tagaq, qui refuse d'adapter son œuvre à son lectorat *qallunaaq*, laisse des passages entiers en inuktitut dans son roman *Croc fendu* (2018/2019). Ces approches témoignent d'une volonté claire de recentrer la production littéraire inuit sur ses propres codes linguistiques et de revendiquer la légitimité de l'inuktitut dans l'espace littéraire en anglais. Enfin, la troisième posture présente la traduction comme une opportunité de rayonnement de la langue et des savoirs de la culture minoritaire dans la culture majoritaire. Elle observe la traduction comme un acte d'affirmation, synonyme de mise en circulation des savoirs inuit depuis l'inuktitut vers l'extérieur et,

cette fois, aux conditions des Inuit (Dorais, 2015). Dans cette posture, la traduction apparaît comme un acte permettant de faire volte-face devant l'historique d'oppression et d'invisibilisation de la langue minoritaire par la traduction.

Finalement, nombreux sont les ouvrages qui regroupent texte cible et texte source en un ouvrage conjoint, comme le propose l'ouvrage retraduit de Patsauq (2021). *I am a damn savage. What have you done to my country? / Eukuan nin matshi-manitu innushkueu. Tanite nene etutamin nitassi?* de l'écrivaine et militante innue An Antane Kapeshe (2019/2020) est un unique ouvrage comprenant textes cibles en anglais et originaux en innu-aimun (langue innue). L'ouvrage présente également la collaboration entre l'autrice et sa traductrice, Sarah Henzi, cette dernière ayant détaillé la démarche notamment sous forme de notes de bas de page. Tout au long du processus, la langagière a consciemment veillé à ce que la perspective autochtone prenne le dessus sur sa « voix de traductrice blanche » (Henitiuk et Mahieu, 2024, notre traduction). De surcroît, plusieurs démarches collaboratives auteur-traducteur ancrées dans une approche postcoloniale ont à l'occasion entraîné la création d'un ouvrage indépendant de l'ouvrage traduit, comme c'est le cas avec l'œuvre de l'autrice et activiste innue Tshaukuesh Elizabeth Penashue, *Nitinikiau Innusi / I keep the land alive* (2019). Une collaboration étendue sur plusieurs années a eu lieu entre l'autrice, qui se chargeait de la traduction orale de ses écrits vers l'anglais, et sa traductrice Elizabeth Yeoman, qui n'est pas locutrice de l'innu-aimun. Cette dernière s'est chargée de transcrire et d'éditer le tout en respectant la voix de l'autrice. Le volume indépendant intitulé *Exactly what I said: Translating words and worlds* (2022) renseigne sur la collaboration entre les deux femmes. Ces différentes postures coexistent selon les contextes; elles nous rappellent que traduire une œuvre inuit et, plus largement, autochtone dépasse le simple transfert linguistique et est toujours un acte politique.

4. Conclusion

La traduction de la littérature inuit et autochtone est un acte profondément politique qui prend place dans un contexte culturel, linguistique et historique singulier. En contexte postcolonial, les stratégies employées par les traducteurs *qallunaat* cherchent à assurer un transfert fidèle des propos, de la voix et de la perspective des auteurs inuit. Leurs démarches s'ancrent majoritairement dans une approche collaborative, que ce soit dans la production de premières traductions ou dans le cadre d'initiatives de retraduction. Par ailleurs, trois postures stratégiques sont adoptées par les communautés et les auteurs autochtones en traduction et en création littéraire. Plusieurs refusent souverainement la traduction de leurs savoirs, d'autres optent pour une conservation délibérée de termes de la langue source dans la version cible. Finalement, on retrouve également de nombreux acteurs et groupes autochtones qui perçoivent la traduction comme un outil permettant la circulation des savoirs des cultures minoritaires vers des cultures majoritaires et un levier pour inverser le sens habituel de cette circulation. Dans le cadre d'études de plus grande

ampleur, il serait pertinent de mobiliser des sources documentaires en inuktitut, mais également d'aller à la rencontre des auteurs et des communautés afin d'entendre leurs perspectives quant aux enjeux contemporains pouvant encore à ce jour générer des tensions en traduction. Enfin, dans le contexte canadien actuel où une diminution alarmante de la maîtrise de l'inuktitut est observée chez les locuteurs natifs⁴ (Gallant, 2023), la situation invite à s'interroger sur le rôle que peuvent avoir la traduction et la littérature écrite en inuktitut dans le renversement de cette tendance, dans la valorisation et la préservation de cette langue dans toute sa richesse lexicale et littéraire.

Énoncé de positionnalité

Catherine F. Girouard est une étudiante allochtone à la maîtrise en traduction à l'Université Laval. Ce manuscrit, initialement rédigé dans le cadre du séminaire TRD-7008 à la session d'automne 2024, sous la direction de M. Louis Jolicœur, s'inscrit dans une démarche avant tout exploratoire et réflexive. N'étant pas spécialisée dans les études inuit, Catherine aborde les enjeux présentés dans cet article en étant consciente des limites de sa perspective ainsi que des biais susceptibles d'influencer son analyse. Son intérêt pour les contextes postcoloniaux et les questions d'éthique et d'autodétermination s'inscrit également dans une réflexion plus large qu'elle cherche à adopter dans sa pratique, entre autres dans le cadre de son travail comme enseignante au Nunavik. Ce travail de recherche ne vise pas à parler au nom de communautés inuit : il cherche à interroger et à mettre en lumière certaines pratiques et postures en traduction à partir des travaux existants, en accordant une attention particulière aux voix et perspectives inuit et plus largement autochtones.

Remerciements

Nous tenons à remercier les relecteurs anonymes ainsi que tous les membres du comité des JDL pour leurs précieux retours et leur soutien dans la publication de cet article. Nous remercions également Mehdi-Benjamin Quittelier, étudiant au doctorat en anthropologie spécialisé dans le contexte inuit (sous la direction de la P^{re} Caroline Hervé), dont les conseils et le soutien ont joué un rôle vital dans l'aboutissement de cet article.

⁴ Zebedee Nungak, ancien traducteur et interprète inuk pour le gouvernement canadien dans les années 1970 et aujourd'hui directeur du département de la langue inuktitut de l'Institut culturel Avataq, souligne que l'inuktitut connaît un déclin alarmant : à l'heure actuelle, la langue parlée représenterait environ 30 % de la maîtrise totale qu'avaient ses grands-pères, selon Nungak (cité dans Gallant, 2023). Ce déclin se présente entre autres sous la forme d'une grammaire appauvrie, d'un faible niveau de vocabulaire et d'une tendance grandissante de mélange entre l'inuktitut et anglais.

Yeoman, E. (2022). *Exactly what I said: Translating words and worlds*. University of Manitoba Press.